

# Le body-builder

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **34 (1966)**

Heft 4

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568444>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le body-builder

*par Scorpion*

Je le rencontrai de la façon la plus banale qui soit.

Depuis quelques temps, je ne me sentais pas bien. J'éprouvais une sorte de lassitude extrême et souffrais d'un rhumatisme aigu qui m'empêchait de marcher avec aisance. Cela m'ennuyait d'autant plus que j'adore me promener. Et il me paraissait que j'avais vieilli tout à coup de dix ans.

J'allai trouver un médecin, que je connaissais depuis des années. Il m'ausculta avec beaucoup de patience et me déclara:

— C'est la colonne vertébrale... Une légère déviation... Mais pas grave d'ailleurs...

— A mon âge?

Le docteur se mit à rire.

— Il y a probablement longtemps que cette déviation existe mais, jusqu'à présent, vous n'en avez pas souffert.

— Que dois-je faire?

— De la culture physique, tout en évitant de trop gros efforts.

Et il me donna l'adresse d'un Institut qui se consacrait à ce genre de soins.

L'idée ne m'enchantait guère. De nature, je suis paresseux et je ne voyais pas d'un oeil très favorable le fait d'être obligé d'accomplir tout une série d'exercices stupides, à la manière d'un pantin, ni de jongler avec des haltères de plus en plus lourds. Enfin, il fallait me résigner. Heureusement, l'Institut en question n'était qu'à quelques pas de chez moi ce qui m'éviterait, en rentrant, d'avoir à traverser la moitié de la ville.

Je me présentai au jour préalablement fixé par téléphone. Le directeur me reçut et me dit:

— Oui, je vois. Votre cas n'est pas compliqué. Il sera facile de vous tirer d'affaire. Nous avons ici un spécialiste, Gilbert, qui s'occupera de vous. Venez demain pour la première leçon.

Je passai le lendemain et Gilbert vint à ma rencontre. J'éprouvai un choc. Le garçon était magnifique, avec un visage très beau. Un véritable athlète bronzé, souriant, d'une grande gentillesse. Il eut tôt fait d'enlever sa blouse blanche et m'apparut, en slip nylon bleu collant.

— C'est pour être mieux à l'aise, m'assura-t-il.

Je voulus bien le croire. Du reste, ce n'est pas moi qui me serais plaint de la métamorphose. A mon tour, j'enlevai mes vêtements et ne gardai qu'une paire de pantalons courts. Mais, à côté de lui, je faisais piètre figure. Il remarqua mon expression et se moqua de moi.

— Vous êtes très beau et très fort, ne pus-je m'empêcher de lui déclarer.

Il en ressentit un plaisir visible et continua à rire. Ses dents étaient saines et brillantes.

Nous nous mîmes au travail, c'est-à-dire qu'il me fit exécuter une série d'exercices, m'aidant avec douceur et fermeté à la fois, s'étonnant de me trouver plus fort que je le laissais paraître et, surtout, entêté. Car je suis à grosses gouttes mais, par orgueil, je ne m'avouais jamais vaincu.

J'éprouvais une joie sans mélange à me cramponner à son bras, à le sentir se pencher sur moi, à mêler mon souffle au sien. Le contact de son corps contre le mien m'excitait et il me fallait lutter pour garder tout mon sang-froid. La situation n'en était que plus délicieuse . . .

Les leçons avaient lieu deux fois par semaine et je m'y rendais avec un plaisir que je n'arrivais même plus à dissimuler. Ce qui fit dire à l'un de mes collègues de bureau :

— Alors ça, Robert, je n'y comprends rien ! Toi qui te foutais des sportifs et des naturistes. Je ne te reconnais plus.

Evidemment, il ne pouvait pas deviner la vérité.

Gilbert occupait toutes mes pensées et je l'aimais de plus en plus. Sa douceur et ses manières pleines de délicatesse me poussaient à penser qu'il devait être des nôtres mais je n'osais lui en parler. A dire la vérité nos conversations portaient exclusivement sur la culture physique qui était pour lui sa raison d'être. Souvent j'essayais de changer de sujet mais sans y parvenir.

— Les muscles, voyez-vous, c'est l'essentiel.

— Oui, mais il convient aussi d'apprendre, ne croyez-vous pas ?

— Peut-être, peut-être . . . Il n'empêche qu'un corps doit se développer . . . Regardez, mais regardez donc mes bras et mes cuisses. Touchez, touchez ces muscles-là !

Je ne me faisais pas prier et je touchais d'une main caressante cette chair bronzée, chaude et souple, gonflée de muscles durs comme de l'acier.

Gilbert décida de se présenter à un concours à la fin duquel on devait récompenser l'homme le mieux bâti de la ville. Et il s'y prépara. Souvent, pendant que je reprenais mon souffle, entre 2 exercices particulièrement violents, il se mettait à soulever des poids énormes, à courir autour de la salle de gymnastique ou, couché sur le dos, à tirer sur une sorte de poulie qui résistait et qui lui arrachait des cris de douleur. Et je jouissais du spectacle, admirant le jeu des muscles à la surface de sa peau, les poses invraisemblables qu'il devait prendre, ces fesses nerveuses sur lesquelles le slip bleu était tendu à craquer.

Puis il s'arrêtait, venait s'asseoir près de moi et continuait un discours que je connaissais par coeur.

— Les muscles, voyez-vous . . . il n'y a que cela . . .

Je m'ennuyais un peu. Mais il était beau. J'en avais envie. Il était très gentil pour moi et je le supportais, persuadé qu'un jour j'arriverais à le faire parler d'autre chose que des muscles.

Le soir du fameux concours arriva. Il remporta le premier prix et le lundi suivant, fièrement, il me montra la coupe qu'il avait gagnée. Profitant de son enthousiasme je lui dis :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner ce soir chez moi ?

Nous fêterons votre succès.

— D'accord, répondit-il. Je me réjouis beaucoup.

Je passai l'après-midi à préparer un repas exceptionnel. Je dépensai sans compter acquérant les meilleures cigarettes, les meilleurs apéritifs, les meilleurs vins, les meilleures liqueurs et la viande la plus tendre. Je voulais un dîner grandiose à la mesure de mon invité.

A 20 heures il sonna. C'était la première fois que je le voyais habillé et il me parut aussi excitant que dans son slip bleu. Il s'assit dans le

fauteuil qu'il emplît de son corps superbe.

Je lui tendis un choix impressionnant de cigarettes.

Je me sentais coupable mais je ne pus m'empêcher d'allumer une cigarette. J'avais hâte de calmer ma nervosité. Il s'en rendit compte.

— Ne soyez pas si nerveux. RelaxeZ-vous. Vous dormirez mal cette nuit et vos muscles s'en ressentiront.

Toujours les muscles! Cela m'agaçait finalement. J'ouvris le bar et lui présentai quelques bouteilles:

— Cinzano? Martini? Whisky? Vodka?

— Oh non! . . . Jamais d'apéritifs . . . Ce sont des poisons.

— Alors, vous prendrez peut-être un verre de bon vin rouge?

— Du vin? Non merci, je vous assure. Je ne bois pas d'alcool.

L'homme peut d'ailleurs très bien s'en passer.

Et il me fit un cours sur les dangers de l'alcoolisme que je n'écoutai que d'une oreille distraite. Je me précipitai dans la cuisine. Tout ce que j'avais cuit me paraissait stupide et sans saveur.

Nous mangeâmes en silence. Je me trouvais mal à l'aise et n'osais presque plus le regarder. Il avait une faim de loup et buvait de l'eau à petites gorgées.

— Voyez mon cher, il n'y a rien de tel que l'eau. Nos ancêtres . . .

Alors ce fut un cours de préhistoire et il arriva à me prouver que ni l'homme de Néandertal ni celui de Cro-Magnon ne connaissaient le vin et qu'ils ne s'en portaient pas plus mal.

Inutile de dire que les liqueurs restèrent à leur place. Il m'évita la peine de servir le café.

Du café? Vous n'y songez pas? Encore un poison . . . N'auriez-vous pas un jus de fruit par hasard?

Nous nous assîmes sur le canapé, lui sirotant son jus d'orange, moi, en rage, buvant coup sur coup 4 verres de Chartreuse verte.

Un nouveau silence s'établit, gênant, idiot. Je tentai faiblement de parler de l'amitié, le remerciant de tout ce qu'il faisait pour moi — «cela me semble un privilège!» lui assurai-je —, de sa gentillesse, de sa patience.

— Ce n'est rien, répondit-il. Cela fait partie de la profession. Il faut être aimable avec les élèves afin qu'ils aient confiance, qu'ils soient décontractés. Sinon les muscles, voyez-vous . . .

Ça recommençait! Toujours les muscles! C'était une obsession. Je n'avais plus envie ni de son corps, ni de son sourire, ni de sa main sur ma peau, et encore moins de ses muscles maudits qui l'empêchaient d'être un homme normal, de boire, de fumer, de se saouler (pourquoi pas?) et de goûter aux joies vraies de cette existence.

A 22 heures, il se leva.

— Il est déjà très tard et je dois rentrer. Le sommeil est indispensable pour l'homme. Demain, je me lève à 5 heures.

— A 5 heures du matin?

— Oui, comme tous les matins. J'ai l'habitude de faire 3 fois le tour de ma maison en courant.

— Par n'importe quel temps?

— Oui, par n'importe quel temps.

Sa puissante silhouette s'éloigna de moi. Je lui tendis encore la main. J'eus même l'envie fugitive de lui sauter au cou pour le retenir car je me

savais triste et déçu.

— Bonne nuit!

— Bonne nuit!

Il partit.

Je me retrouvai chez moi devant une multitude de boîtes de cigarettes et de bouteilles, frustré, en colère.

Et puis, je partis d'un immense éclat de rire.

— Merde pour les muscles, criai-je!

Et j'écoutai la radio qui, ce soir-là, m'offrit un concert réservé au divin Mozart.

## Un regrettable pas en arrière

Après la Chambre des Lords, les Communes votaient le 11 février dernier le projet de loi qui parachevait le travail du Comité Wolfenden et qui mettait fin à la législation moyenâgeuse qui, à l'ère interplanétaire, considérait encore comme criminelles les relations sexuelles «commises en privé entre personnes de même sexe adultes et consentantes».

Cette réforme semble avoir scandalisé M. Raymond Lacoste qui, dans l'hebdomadaire CARREFOUR, défend fougueusement une morale vieille de 2000 ans! Ce journaliste a même découvert de singuliers auxiliaires de cette morale; lesquels? Les maîtres-chanteurs, tout simplement! dont, dit-il, «la crainte était un frein utile pour les dévoyés». Tout ce que ce chantage entraînait de misères, de ruines, de drames... probablement M. Lacoste en ignore-t-il tout.

S'il n'a rien compris à «l'indulgence» des prélats et ecclésiastiques anglicans qui adoptaient une morale plus compréhensible et plus humaine, je pense que nous pouvons nous réjouir de voir l'Eglise d'Angleterre se libérer des tabous qui étaient ceux d'un petit peuple d'Asie Mineure il y a deux millénaires. Car ce sont eux qui ont imprégné toute notre éthique sociale, ces tabous qu'ignorait tout le reste de l'Antiquité.

Encore devons-nous considérer que ces interdits étaient inhérents à la qualité de Peuple Elu que revendiquait Israël et que, plus que des pratiques sexuelles, c'étaient surtout des crimes contre la Nation que condamnait le Lévitique, crimes qui consistaient à ne pas participer à l'extension de la Race. Sexualité était synonyme de reproduction et, en fait, c'était toute la sexualité stérile qui était condamnée avec l'homosexualité et l'onanisme.

Jamais le légiste hébreu n'a envisagé le problème plus profondément, que lui importaient la personnalité et la psychologie de l'être humain! Mais, depuis cette période, notre conception de la liberté et des droits de l'individu, notre connaissance des profondeurs de l'être ont fait quelques progrès, et la morale castratrice de l'Ancien-Testament me paraît aujourd'hui dépassée, contre-nature et nuisible. Un acte n'est en lui-même immoral que s'il nuit à autrui ou devient pour celui qui s'y livre une passion invétérée (cela vaut tout autant pour l'amour de l'argent, de la bonne chère ou des femmes. Or, ces actes, la Loi les condamnait-elle?)

Si j'accusais M. Lacoste d'être *raciste* probablement serait-il choqué, cependant, brimer, persécuter ou condamner une minorité à cause de ses